

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

REWIND

PASCAL RUTER

REWIND



VOIR DE PRÈS

& LA LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

Un grand merci à toute l'équipe de Mélanie Perry des éditions Didier Jeunesse pour ses suggestions, ses encouragements et son formidable travail sur ce texte.

P. R.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

© 2022, Didier Jeunesse, Paris.

© 2023, Voir de Près et Librairie des Grands Caractères pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-596-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

6, rue Laplace

75005 Paris

www.librairiegrandscaracteres.fr

1

Lundi, début septembre, à 15 h 42, un surveillant frappe à la porte de la salle 304 où M. Tavernier a entrepris de persuader trente-cinq lycéens des beautés de la préface d'*Hernani* de Victor Hugo.

Le vieil enseignant s'interrompt, fronce ses légendaires sourcils tandis que, tirés de leur torpeur, les lycéens reprennent leurs conversations.

Le surveillant chuchote quelques mots à l'oreille de M. Tavernier. Ce dernier hésite quelques secondes comme s'il s'interrogeait sur la conduite à tenir, et trace direct une diagonale à travers la salle.

Arrivé au dernier rang, il s'arrête devant Eva, lui pose une main sur l'épaule. Ce contact fait sursauter la jeune fille.

– Vous allez devoir sortir, mon petit.

– Moi ?

– Oui. Prenez vos affaires.

– Qu'est-ce que j'ai fait, monsieur ?

M. Tavernier hésite à nouveau, se mord la lèvre, essaie de sourire.

– Suivez le surveillant. Ne vous inquiétez pas. Mais ne tardez pas.

Ce qui attend les élèves qu'on envoie chercher en plein milieu d'un cours important, c'est la plupart du temps une discussion bien charpentée avec le principal suivie d'une sanction dosée aux petits oignons. Mauvais programme, en tout cas. Toutes sortes de choses défilent dans l'esprit de la lycéenne, mais elle ne se trouve aucun motif de punition.

Elle cherche du regard ses camarades qui affichent un sourire à la fois moqueur et compatissant. Elle entend résonner dans leur tête « *Bonne chance. Hold on ! Tu nous raconteras, ma vieille* ».

– Vous emballez pas, murmure-t-elle, je suis *clean*.

Le surveillant se tient toujours à quelques pas de l'enseignant, bras ballants. Il ne

s'impatiente pas. Il échange avec M. Tavernier de furtifs regards. Le vieux professeur regarde par la fenêtre et pose sur cette portion de cour inchangée depuis trente ans un regard méditatif. En bas, deux élèves se disputent, une fille et un garçon. Tandis qu'Eva arrive à la hauteur du surveillant, une fille de la classe se lève et, agitant un petit appareil, s'écrie :

– Eva, ton Walkman, l'oublie pas.

*
**

C'est comme ça que tout commence, dans l'interminable couloir qui conduit à l'administration, à trotter derrière le surveillant dont les grosses baskets frottent le sol. Elle peut voir par le hublot inséré dans les portes des salles les profs qui font cours ou des élèves interrogés au tableau. Soudain elle s'arrête.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? demande-t-elle à nouveau.

Sa voix résonne dans le couloir. Elle a presque crié, le surveillant est gêné.

– Rien. Je dois juste te conduire chez M. Lambert.

– Pourquoi ?

Le jeune homme, bien embarrassé, laisse passer quelques secondes sans la quitter des yeux. Ses paupières ne battent pas, ce qui lui donne une expression perpétuellement étonnée. Il hausse les épaules et répond simplement :

– J'en sais rien. T'inquiète. Allez, viens.

Ils arrivent à la porte de sortie. Le surveillant l'ouvre, la maintient pour permettre à Eva de le rejoindre, puis il s'arrête sur le seuil du bâtiment. Là il balaie la cour du regard. Celle-ci est déserte. Tout est immobile. Il fait beau. Presque un temps d'été.

– Qu'est-ce qu'on attend ? demande Eva.

Le surveillant lui répond par un sourire forcé. Eva a beau se repasser toute sa journée, elle n'y trouve toujours aucun motif de convocation, rien à se reprocher. Presque deux ans qu'elle ne fait plus de vagues. Qu'elle est passée en mode sous-marin. Elle n'a été témoin d'aucune altercation, ne s'est mêlée

à aucune bagarre, n'a trempé dans aucune de ces affaires tordues qui émaillent le quotidien des lycées. Elle pense à Joachim et en éprouve un brutal malaise. Non, rien à craindre. Histoire oubliée.

De l'autre côté de la cour, la porte du bâtiment G s'ouvre. Un autre surveillant apparaît, suivi d'un garçon.

Et cet élève, c'est Simon. Lui aussi a pris ses affaires.

Eva sent quelque chose se débattre dans son ventre mais elle n'identifie pas quoi.

Ils se rejoignent au milieu de la cour. Les deux surveillants se serrent la main. Ils ne prononcent pas un mot. Le frère guette une réponse dans les yeux de la sœur. Cette dernière fait une moue d'incompréhension et laisse ses bras retomber le long de ses cuisses.

Lui non plus ne sait rien.

Le feuillage des arbres ne porte encore que de rares traces de rouille. L'automne est d'une douceur presque étrange.

– C'est quoi cette embrouille ? demande Simon.

– J'en sais rien. T'es certain que t'as pas eu des emmerdes ?

– Certain.

Ils passent devant la salle d'italien. Mme Dolce parle de façon théâtrale en agitant les bras. Eva sourit puis marque un temps d'arrêt.

– Les papiers, dit-elle, soulagée. Évidemment.

– Quoi, les papiers ?

Elle désigne du menton la classe d'italien.

– Pour le voyage en Sicile. Maman les a signés mais ne me les a pas rendus. Ça fait au moins une semaine. Et tu te rappelles, c'était urgent. Quelle étourdie, celle-là !

Le visage de Simon se crispe. Décidément, Paula n'en manque pas une.

– Allez, détends-toi, p'tit Brother. Tu vas te faire des rides.

Le frère et la sœur se sourient. Ils se ressemblent.

Les deux surveillants les attendent patiemment une dizaine de mètres plus loin. Sans se parler. De toute façon, s'ils étaient

en faute et menacés d'une sanction, ils ne feraient sans doute pas preuve d'autant de patience. Tout va bien.

Les garçons, appelés par la vie scolaire, les abandonnent devant le secrétariat de direction, non sans leur avoir décoché un sourire trop appuyé. L'espace sent la cire à plein nez. Dans les bureaux, des gens discutent. Une imprimante se met en marche quelque part.

Ils n'ont pas à attendre longtemps. La porte du bureau du principal s'ouvre, Eva met quelques secondes à le reconnaître tant son regard est sombre et ses traits tirés. Rien à voir avec l'homme ouvert et détendu auquel elle a parfois eu affaire et qui a été plutôt gentil avec elle il y a deux ans, quand elle était prête à tout abandonner, à ne plus remettre les pieds dans ce lycée.

La conseillère d'éducation est également là. On dirait qu'elle s'est adossée au mur pour éviter de tomber. Ils reconnaissent aussi l'assistante sociale.

Pas normal, pense Eva, ça ne peut pas être les papiers. Plus grave. Mille idées

contradictoires naissent et meurent dans sa conscience. Ses yeux accrochent ceux de Simon. Son égarement lui serre le cœur. Elle voudrait le protéger. Elle est là pour ça. Depuis longtemps.

Ils s'assoient en face du principal qui échange un regard furtif avec la conseillère d'éducation. Et tout va très vite.

– Votre père va venir vous chercher.

– Maintenant, là ? demande Eva.

– Oui. Le temps de venir de Pasteur.

L'hôpital de Juvisy.

Il reprend son souffle.

– Il est arrivé quelque chose à votre mère.

Il a enfin lâché ce mot qui prenait tant de place dans sa gorge. Il est soulagé. Il a fait le plus dur. Eva sent son ventre se creuser. La vieille méduse tapie depuis des années remue doucement. Une sensation noueuse et primaire, d'avant le langage, inscrite dans son corps mais en sommeil, et ressuscitée par ces quelques mots idiots : *Il est arrivé quelque chose*. Comme dans un téléfilm, pense Eva. Elle n'ose regarder en direction de son frère,

ses yeux ne peuvent s'arracher de l'angle du bureau, garni d'un coin en caoutchouc pour éviter de s'y blesser. Le bruit de l'imprimante qui crache ses feuilles prend soudain toute la place. Elle fait l'effort de détacher chaque mot de la phrase prononcée par le principal, de les prendre un par un, comme si, ainsi isolés, ils perdaient leur pouvoir destructeur.

– Qu'est-ce qui est arrivé ? crie Simon. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Eva pose sa main sur l'avant-bras de son frère mais Simon se remet à hurler d'une voix encore plus aiguë.

– Arrivé quelque chose, ça ne veut rien dire ! Ça veut dire quoi, « quelque chose » ?

– On n'en sait pas plus, dit la conseillère. Votre père a téléphoné. Il faut l'attendre en bas.

– D'abord, c'est pas notre père, précise Simon.

Les adultes se regardent. Ce n'est pas tant la signification de la phrase qui les interloque que le ton enfantin et buté avec lequel elle a été prononcée.

– Laisse tomber, murmure Eva. On s'en fout.

Elle se tourne vers le principal et reprend :

– C'est notre beau-père. Pas de problème, on vit avec lui et Paula depuis des années.

– Paula ? demande le principal.

– Notre mère. On l'appelle souvent comme ça entre nous.

Elle se tourne vers Simon et doit se concentrer pour sourire.

– Ça va aller. Je suis sûre que c'est rien.

Sa main se remet à tapoter l'avant-bras du garçon. Simon hausse les épaules puis il passe la main dans ses cheveux noirs comme pour les ramener en arrière.

– T'en sais quoi ? Où t'as vu que c'était rien ? T'en sais quoi ? Hein ? « Il est arrivé quelque chose », « ça va aller », elles n'ont aucun sens, ces phrases.

– Sois pas injuste, Simon.

– T'as vu les têtes qu'ils font ? Regarde un peu. Ils feraient ces gueules, si c'était rien ?

En effet, les visages des trois adultes sont pâles comme des linceuls et leurs lèvres